

L'Œuvre, chapitres IX – X

Le lendemain matin, Claude achevait de s'habiller lorsqu'il entendit la voix effarée de Christine. Elle aussi venait de s'éveiller en sursaut, du lourd sommeil qui l'avait engourdie sur la chaise, pendant qu'elle gardait le malade.

— Claude ! Claude ! vois donc... Il est mort.

Il accourut, les yeux gros, trébuchant, sans comprendre, répétant d'un air de profonde surprise :

— Comment, il est mort ?

Un instant, ils restèrent béants au-dessus du lit. Le pauvre être, sur le dos, avec sa tête trop grosse d'enfant du génie, exagérée jusqu'à l'enflure des crétins, ne paraissait pas avoir bougé depuis la veille ; seulement, sa bouche élargie, décolorée, ne soufflait plus, et ses yeux vides s'étaient ouverts. Le père le toucha, le trouva d'un froid de glace.

— C'est vrai, il est mort.

Et leur stupeur était telle, qu'un instant encore ils demeurèrent les yeux secs, uniquement frappés de la brutalité de l'aventure, qu'ils jugeaient incroyable.

Puis, les genoux cassés, Christine s'abattit devant le lit ; et elle pleurait à grands sanglots, qui la secouaient toute, les bras tordus, le front au bord du matelas. Dans ce premier moment terrible, son désespoir s'aggravait surtout d'un poignant remords, celui de ne l'avoir pas aimé assez, le pauvre enfant. Une vision rapide déroulait les jours, chacun d'eux lui apportait un regret, des paroles mauvaises, des caresses différées, des rudesses même parfois. Et c'était fini, jamais plus elle ne le dédommagerait du vol qu'elle lui avait fait de son cœur. Lui qu'elle trouvait si désobéissant, il venait de trop obéir. Elle lui avait tant de fois répété, quand il jouait : " Tiens-toi tranquille, laisse travailler ton père ! " qu'à la fin il était sage, pour longtemps. Cette idée la suffoqua, chaque sanglot lui arrachait un cri sourd.

Claude s'était mis à marcher, dans un besoin nerveux de changer de place. La face convulsée, il ne pleurait que de grosses larmes rares, qu'il essuyait régulièrement, d'un revers de main. Et, quand il passait devant le petit cadavre, il ne pouvait s'empêcher de lui jeter un regard. Les yeux fixes, grands ouverts, semblaient exercer sur lui une puissance. D'abord, il résista, l'idée confuse se précisait, finissait par être une obsession. Il céda enfin, alla prendre une petite toile, commença une étude de l'enfant mort. Pendant les premières minutes, ses larmes l'empêchèrent de voir, noyant tout d'un brouillard : il continuait de les essuyer, s'entêtait d'un pinceau tremblant. Puis,

le travail sécha ses paupières, assura sa main ; et, bientôt, il n'y eut plus là son fils glacé, il n'y eut qu'un modèle, un sujet dont l'étrange intérêt le passionna. Ce dessin exagéré de la tête, ce ton de cire des chairs, ces yeux pareils à des trous sur le vide, tout l'excitait, le chauffait d'une flamme. Il se reculait, se complaisait, souriait vaguement à son oeuvre.

Lorsque Christine se releva, elle le trouva ainsi à la besogne. Alors, reprise d'un accès de larmes, elle dit seulement :

— Ah ! tu peux le peindre, il ne bougera plus !

Durant cinq heures, Claude travailla. Et le surlendemain, lorsque Sandoz le ramena du cimetière, après l'enterrement, il frémit de pitié et d'admiration devant la petite toile. C'était un des bons morceaux de jadis, un chef-d'oeuvre de clarté et de puissance, avec une immense tristesse en plus, la fin de tout, la vie mourant de la mort de cet enfant.

Mais Sandoz, qui se récriait, plein d'éloges, resta saisi d'entendre Claude lui dire :

— Vrai, tu aimes ça ?... Alors, tu me décides. Puisque l'autre machine n'est pas prête, je vais envoyer ça au Salon.

X

[...]

Mais, comme il se retrouvait dans la salle de l'Est, cette halle où agonise le grand art, le dépotoir où l'on emplit les vastes compositions historiques et religieuses, d'un froid sombre, il eut une secousse, il demeura immobile, les yeux en l'air. Cependant, il avait passé deux fois déjà. Là-haut, c'était bien sa toile, si haut, si haut, qu'il hésitait à la reconnaître, tout petite, posée en hirondelle, sur le coin d'un cadre, le cadre monumental d'un immense tableau de dix mètres, représentant le Déluge, le grouillement d'un peuple jaune, culbuté dans de l'eau lie-de-vin. A gauche, il y avait encore le pitoyable portrait en pied d'un général couleur de cendre ; à droite, une nymphe colosse, dans un paysage lunaire, le cadavre exsangue d'une assassinée, qui se gâtait sur l'herbe ; et alentour, partout, des choses rosâtres, violâtres, des images tristes, jusqu'à une scène comique de moines se grisant, jusqu'à une ouverture de la Chambre, avec toute une page écrite sur un cartouche doré, où les têtes des députés connus étaient reproduites au trait, accompagnées des noms. Et, là-haut, là-haut, au milieu de ces voisinages blafards, la petite toile, trop rude, éclatait féroce, dans une grimace douloureuse de monstre.

Ah ! L'Enfant mort, le misérable petit cadavre, qui n'était plus, à cette distance, qu'une confusion de chairs, la carcasse échouée de quelque bête informe ! Était-ce un crâne, était-ce un ventre, cette tête

phénoménale, enflée et blanchie ? et ces pauvres mains tordues sur les linges, comme des pattes rétractées d'oiseau tué par le froid ! et le lit lui-même, cette pâleur des draps, sous la pâleur des membres, tout ce blanc si triste, un évanouissement du ton, la fin dernière ! Puis, on distinguait les yeux clairs et fixes, on reconnaissait une tête d'enfant, le cas de quelque maladie de la cervelle, d'une profonde et affreuse pitié.

Claude s'approcha, se recula, pour mieux voir. Le jour était si mauvais, que des reflets dansaient dans la toile, de partout. Son petit Jacques, comme on l'avait placé ! sans doute par dédain, ou par honte plutôt, afin de se débarrasser de sa laideur lugubre. Lui, pourtant l'évoquait, le retrouvait, là-bas, à la campagne, frais et rose, quand il se roulait dans l'herbe, puis rue de Douai, peu à peu pâli et stupide, puis rue Tourlaque, ne pouvant plus porter son front, mourant une nuit tout seul, pendant que sa mère dormait ; et il la revoyait, elle aussi, la mère, la triste femme, restée à la maison, pour y pleurer sans doute, ainsi qu'elle pleurait maintenant les journées entières. N'importe, elle avait bien fait de ne pas venir : c'était trop triste, leur petit Jacques, déjà froid dans son fit, jeté à l'écart en paria, si brutalisé par la lumière, que le visage semblait rire, d'un rire abominable.

Et Claude souffrait plus encore de l'abandon de son oeuvre. Un étonnement, une déception, le faisait chercher des yeux la foule, la poussée à laquelle il s'attendait. Pourquoi ne le huait-on pas ? Ah ! les insultes de jadis, les moqueries, les indignations, ce qui l'avait déchiré et fait vivre ! Non, plus rien, pas même un crachat au passage : c'était la mort. Dans la salle immense, le public défilait rapidement, pris d'un frisson d'ennui. Il n'y avait du monde que devant l'image de l'ouverture de la Chambre, où sans cesse un groupe se renouvelait, lisant la légende, se montrant les têtes des députés. Des rires ayant éclaté derrière lui, il se retourna ; mais on ne se moquait point, on s'égayait simplement des moines en goguette, le succès comique du Salon, que des messieurs expliquaient à des dames, en déclarant ça étourdissant d'esprit. Et tous ces gens passaient sous le petit Jacques, et pas un ne levait la tête, pas un ne savait même qu'il fût là-haut !

Le peintre, cependant, eut un espoir. Sur le pouf central, deux personnages, un gros et un mince, décorés tous les deux, causaient, renversés contre le dossier de velours, regardant les tableaux, en face. Il s'approcha, il les écouta.

— Et je les ai suivis, disait le gros. Ils ont pris la rue Saint-Honoré, la rue Saint-Roch, la rue de la Chaussée-d'Antin, la rue La Fayette...

— Enfin, vous leur avez parlé ? demanda le mince, d'un air de profond intérêt.

— Non, j'ai eu peur de me mettre en colère.

Claude s'en alla, revint à trois reprises, le coeur battant, chaque fois qu'un rare visiteur stationnait et promenait un lent regard de la cimaise au plafond. Un besoin maladif l'enrageait d'entendre une parole, une seule. Pourquoi exposer ? comment savoir ? tout, plutôt que cette torture du silence ! Et il étouffa, lorsqu'il vit s'approcher un jeune ménage, l'homme gentil avec de petites moustaches blondes, la femme ravissante, l'allure délicate et fluette d'une bergère en Saxe. Elle avait aperçu le tableau, elle en demandait le sujet, stupéfiée de n'y rien comprendre ; et, quand son mari, feuilletant le catalogue, eut trouvé le titre : L'Enfant-mort, elle l'entraîna, frissonnante, avec ce cri d'effroi :

— Oh ! l'horreur ! est-ce que la police devrait permettre une horreur pareille !

[...]

Seuls, sur le pouf où ils se contaient déjà leurs histoires, dès midi, les deux messieurs décorés causaient toujours tranquillement, à cent lieues. Peut-être y étaient-ils revenus, peut-être n'en avaient-ils pas même bougé.

— Et, comme ça, disait le gros, vous êtes entré, en affectant de ne pas comprendre ?

— Parfaitement, répondait le mince, je les ai regardés et j'ai ôté mon chapeau... Hein ? c'était clair.

— Étonnant ! vous êtes étonnant, mon cher ami !

Mais Claude n'entendait que les sourds battements de son coeur, ne voyait que L'Enfant mort, en l'air, près du plafond. Il ne le quittait pas des yeux, il subissait la fascination qui le clouait là, en dehors de son vouloir. La foule, dans sa nausée de lassitude, tournoyait autour de lui ; des pieds écrasaient les siens, il était heurté, emporté ; et, comme une chose inerte, il s'abandonnait, flottait, se retrouvait à la même place, sans baisser la tête, ignorant ce qui se passait en bas, ne vivant plus que là-haut, avec son oeuvre, son petit Jacques, enflé dans la mort. Deux grosses larmes, immobiles entre ses paupières, l'empêchaient de bien voir. Il lui semblait que jamais il n'aurait le temps de voir assez.